



Terrassiers

ling

« LES VILLAGES DE PARIS » : L'ENGAGEMENT DE FERNAND DESPRÈS DANS *L'HUMANITÉ* (1936–1938)

En 1936, Max Lingner entra au quotidien *L'Humanité* comme dessinateur de presse. Il fut actif au sein de cet organe officiel du Parti communiste français (PCF) jusqu'à l'interdiction du journal en 1939 et y reprit son travail à partir de 1944. De son engagement avant la Seconde Guerre mondiale, on connaît avant tout ses décorations très remarquées pour la Fête de l'Humanité de 1938¹ et ses affiches en solidarité avec la République espagnole.² Ses dessins des quartiers ouvriers de Paris ne sont en revanche généralement évoqués qu'à la marge. Lingner ne les a pourtant conçus ni accessoirement, ni indépendamment les uns des autres : pas moins de vingt-sept de ses esquisses appartiennent à une unique série d'articles ! En tout, trente textes furent publiés entre le 30 novembre 1936 et le 1^{er} avril 1938 sous le titre « Les villages de Paris » en pages sept et huit du quotidien communiste. La rédaction a donc fait usage de façon ciblée du talent du dessinateur pour rendre plus attractive une rubrique particulière. Cependant, ni le contenu de cette dernière, ni son auteur, Fernand Desprès (1879–1949), n'ont jusqu'ici réellement attiré l'attention de la recherche historique. Desprès, qui faisait partie de la rédaction de *L'Humanité* depuis 1921, a pourtant contribué aussi activement qu'habilement à y traduire sur le plan politico-culturel la politique du Front populaire menée par le PCF. Ce faisant, il a permis au journal du parti de conserver l'intérêt de son public au milieu d'un paysage médiatique toujours plus compétitif. Qui était Desprès ? De quelle façon son engagement se manifestait-il dans « Les villages de Paris » ? Quel rôle revenait-il à cette rubrique dans le cadre de la lutte de *L'Humanité* pour la suprématie au sein de la presse communiste ?

ILL. Max Lingner, « Les terrassiers » de la série sur les métiers, dans : *La Vie ouvrière*, 26 mai 1938, p. 1.

Ina Kiel, « Les villages de Paris » : L'engagement de Fernand Desprès dans *L'Humanité* (1936–1938), dans : Thomas Flierl et Angelika Weißbach (Ed.), *La volonté de bonheur. Max Lingner dans son contexte. L'art et la politique en France entre 1929 et 1949* : arthistoricum.net, 2024, p. 44–56, <https://doi.org/10.11588/arthistoricum.1410.c20360>

1 — Noëlle Gérôme, Danielle Tartakowsky, *La fête de L'Humanité. Culture communiste, culture populaire*, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1988, p. 60–61.

2 — Thomas Knieper, « Max Lingner: Pressezeichner », Markus Behmer (éd.), *Deutsche Publizistik im Exil. 1933 bis 1945. Personen — Positionen — Perspektiven. Festschrift für Ursula E. Koch*, Münster, LIT Verlag, 2000, p. 150 ; Jutta Held, « Politische Aktion und paranoisch-kritische Analyse. Das Bild der Mutter bei Max Lingner und Salvador Dali », Renate Möhrmann (éd.), *Verklärt, verkitscht, vergessen. Die Mutter als ästhetische Figur*, Stuttgart, Weimar, J.B. Metzler, 1996, p. 199.

Fernand Desprès : le chroniqueur des « Villages de Paris »

Fernand Desprès commença à travailler au quotidien *L'Humanité* à peine une semaine après le congrès de Tours du 29 décembre 1920, lors duquel le mouvement des ouvriers français s'était scindé en deux.³ Il faisait ainsi partie de la première génération d'intellectuels français dans les rangs du journal. Car en 1921, Desprès n'était pas un inconnu au sein des milieux radicaux de gauche de Paris : dès avant la Première Guerre mondiale, il avait milité au sein des cercles anarchistes de la capitale pour une transformation de la société dans son ensemble et l'affranchissement des masses laborieuses. Il avait fréquenté les poètes rebelles dans les cabarets nocturnes de Montmartre — une amitié le liait à Gaston Couté depuis l'époque de sa scolarité⁴ — et il appartenait à la troupe d'admirateurs juvéniles réunie autour d'Octave Mirbeau et Laurent Tailhade.⁵ Il écrivait pour des journaux avant-gardistes et révolutionnaires comme *Le Libertaire*, *La Guerre sociale* et *La Bataille syndicaliste* et avait déjà eu trois fois maille à partir avec la justice avant 1914. Ce parcours est inhabituel, car Fernand Desprès n'a jamais fait d'études. Né dans un village près de Blois, il a fait une formation de cordonnier au sortir de l'école rurale. C'est son maître cordonnier, Constant Marie, qui l'a pour la première fois mis en contact avec des convictions politiques.⁶ L'ancien communard et chansonnier anarchiste éveilla en Desprès une passion et une fascination pour la Commune de Paris qu'il garda toute sa vie. À dix-neuf ans, le jeune homme plein d'entrain monta à Paris pour y militer à son tour pour un nouvel ordre social. Il choisit dans ce but la profession de journaliste — un métier fortement disputé, même parmi des personnes nettement mieux formées et financièrement à l'abri. Mais grâce à sa lecture de nombreux livres, Fernand Desprès parvint de manière autodidacte et par une infatigable discipline au travail à créer par lui-même les conditions nécessaires à son engagement : sa vaste culture générale et son sens marqué du langage lui valurent l'estime de contemporains bien rémunérés.⁷

Pendant la Première Guerre mondiale, Desprès faisait partie de la petite minorité qui critiquait dès le début l'Union sacrée imposée par le gouvernement. Il fut profondément bouleversé de voir quantité d'anarchistes devenir d'ardents patriotes

3 — Fernand Desprès à Charles Hotz. Lettre du 4 et 5 janvier 1921, conservée à l'International Institute of Social History, Amsterdam. Arch. 000585, Papers 12–21.

4 — R. Gauthier, « Fernand n'est plus », *Les Amis de Gaston Couté*. Bulletin semestriel, n° 6, 1^{er} semestre 1949, p. 5–6.

5 — Victor Méric, *À travers la jungle politique et littéraire*, vol. 1, Paris, Archives Karéline, 2013, p. 5–6 ainsi qu'une lettre non datée de Desprès à Hotz de février 1917, écrite après la mort de Mirbeau le 16 février 1917 (IISH Amsterdam).

6 — Guillaume Davranche, « DESPRÈS Fernand, Désiré, Alfred », Jean Maitron, Claude Pennetier,

Le Maitron en ligne. Dictionnaire biographique. Mouvement ouvrier. Mouvement social, en ligne à l'adresse <https://maitron.fr/spip.php?article155007>. [7.1.2023].

7 — André Monglond, écrivain et professeur de littérature à l'université de Grenoble, constata par la suite : « Ce Blésois qui n'a passé ni par des lycées, ni par des facultés, a un sens littéraire plus aisé, un goût plus sincère des beaux livres, que tant de critiques ou de pontifes de la presse littéraire ». Extrait d'une lettre de Monglond à Jean-Richard Bloch du 21 janvier 1921. Tivadar Gorilovics, *Correspondance (1921–1939) de Jean-Richard Bloch et André Monglond*. Édition établie et annotée par Tivadar Gorilovics, Université de Debrecen, 1989, p. 8.

en 1914. Pour lui, la guerre entre les nations était une catastrophe et l'attitude de ses compagnons de lutte, intenable. Fernand Desprès vécut d'autant plus comme une délivrance de son isolement spirituel le cri du cœur antimilitariste poussé en septembre 1914 par le célèbre écrivain Romain Rolland dans son texte *Au-dessus de la mêlée*. Devenu entre-temps, sous le pseudonyme d'« A. Desbois », un des principaux rédacteurs de *La Bataille syndicaliste*, Desprès profita de sa tribune publique pour prendre la défense de Rolland, qui faisait l'objet d'attaques haineuses venues de tous les côtés.⁸ Quand le journal, de plus en plus belliqueux, eut cessé de l'autoriser à plaider la cause de l'écrivain, Desprès démissionna avec fracas, le 31 août 1915, de son poste à *La Bataille syndicaliste*, en même temps que sa compagne d'alors, Marcelle Capy.⁹ Contrairement à Capy, il n'était pas issu d'un milieu confortablement bourgeois et il risquait pour la défense de Rolland tout ce qu'il avait bâti pour lui-même depuis son arrivée à Paris : son poste obtenu au prix de gros efforts, sa sécurité financière et en fin de compte son existence même. Grâce à ses prises de position publiques en faveur de Rolland, Desprès avait toutefois gagné durablement une place dans le cercle des relations les plus étroites de l'écrivain : à l'occasion d'une cure en Suisse, il se lia d'amitié avec le prix Nobel de littérature et avec d'autres artistes comme l'écrivain Pierre Jean Jouve.¹⁰ À Paris aussi, il se lia étroitement avec les admirateurs de Rolland : les écrivains Marcel Martinet et Jean de Saint-Prix, un petit-fils de l'ancien président Émile Loubet, devinrent comme des frères pour Fernand Desprès au milieu de l'isolement causé par la Première Guerre mondiale.¹¹ Grâce à leur contribution, il publia en avril 1918 son propre hebdomadaire : *La Plèbe*. Desprès y renouait avec sa vision du renversement de la société. Enthousiasmé par les rapports sur la Révolution d'Octobre, il voulut que *La Plèbe* exprime vis-à-vis des travailleurs parisiens le souhait de leur autodétermination et les motive à réaliser celle-ci au moyen d'une lutte des classes révolutionnaire.¹² Mais *La Plèbe* fut victime de la censure militaire au bout de cinq numéros à peine. Lorsque Fernand Desprès s'insurgea contre cet état de fait, il fut arrêté en mai 1918 — en qualité de responsable principal — sous le prétexte de la haute trahison. Libéré dès la mi-juillet, il

8 — Desprès publia le texte de Rolland sous le titre « Paroles réconfortantes » le 8 novembre 1914, et le fit suivre jusqu'au 8 août 1915 inclus de quatre autres textes antiguerras du même auteur.

9 — Le couple exposa ses raisons dans le texte « Pourquoi nous avons quitté *La Bataille syndicaliste* », qui suscita l'émoi aussi bien dans les cercles pacifistes de Paris que parmi les actionnaires du journal lui-même. Marcelle Capy, Fernand Desprès, « Pourquoi nous avons quitté *La Bataille Syndicaliste* », Alfred Rosmer, *Le mouvement ouvrier pendant la première guerre mondiale. Tome 1. De l'Union sacrée à Zimmerwald*, Paris, Librairie du Travail, 1936, p. 561 à 566.

10 — Voir Stéphanie Cudré-Mauroux, « Pierre Jean Jouve chez les Bille pendant la Première Guerre mondiale. Quatorze clichés inédits ! », *Revue Quarto*, n° 38, 2014, p. 33-42 ainsi que Guillaume Juin, « Romain Rolland dans le contexte suisse de la Grande Guerre », *Études de lettres*, n° 3, 2012, p. 75-104.

11 — Lettres de Fernand Desprès à Marcel Martinet du 14 et 28 avril 1918. Archives de la Bibliothèque Nationale de France, site Richelieu. NAF Fonds Marcel Martinet 28301-28527 ainsi que Jean de Saint-Prix, *Lettres (1917-1919)*. Préface de Romain Rolland, 4^e édition, Paris, Rieder, 1924, p. 161 à 183.

12 — « Déclaration », *La Plèbe*, n° 1, 13 avril 1918, p. 1.

ne fut acquitté en janvier 1919 que suite à une vaste campagne de presse lancée par ses amis¹³ et une intervention de la Ligue des droits de l'homme.

Sa collaboration à *L'Humanité* et son adhésion au PCF en 1921 s'accompagnaient de références continuelles à son indépendance d'esprit. Au cours des premiers mois de la nouvelle existence du quotidien, désormais communiste, il faisait partie de ses rédacteurs les plus influents. Desprès ne tarda pas à convaincre ses amis de le rejoindre : Marcel Martinet prit jusqu'en 1923 la tête de la rubrique littéraire, le dessinateur Henri-Paul Gassier fournissait des caricatures satiriques mordantes.¹⁴ Fernand Desprès lui-même était le chef de la rubrique judiciaire. Cette première génération d'intellectuels communistes a imprimé sa marque à *L'Humanité* jusqu'en 1923. Nourris de leur haine de la guerre et de leur attente de l'effondrement immédiat du système capitaliste qui avait accouché de celle-ci, ils œuvraient dans leurs textes à ce que l'exemple réussi de la Révolution d'Octobre se répète en France.¹⁵ Mais lorsque le Komintern commença à partir de l'été 1921 à abandonner cette attente, d'âpres luttes éclatèrent au sein du Parti communiste et du quotidien à propos de l'indépendance intellectuelle de ses travailleurs de l'esprit. Contrairement à nombre de ses camarades, Desprès ne quitta pas *L'Humanité* au plus fort des luttes de pouvoir des années 1920.¹⁶ Toujours convaincu d'agir pour la révolution mondiale, il se soumettait aux directives de plus en plus autoritaires qui y avaient cours. Il continuait à cultiver sa passion pour l'histoire de la Commune et les mouvements révolutionnaires, mais ses contributions étaient de plus en plus considérées comme désuètes et politiquement inutiles.¹⁷ Cela ne changea qu'après la victoire électorale du Front populaire en mai 1936.

« Les villages de Paris » : une promenade à travers le passé révolutionnaire des quartiers ouvriers parisiens

Dans « Les villages de Paris », Fernand Desprès présentait, à travers trente textes basés sur des recherches minutieuses, leur propre passé au plus de 300 000¹⁸ lecteurs de *L'Humanité*. Il divisait sa rubrique en deux blocs thématiques, qu'il édifiait l'un et l'autre autour d'un jalon majeur de l'histoire de la gauche française. Dans les onze premiers articles, publiés au tournant des années 1936 et 1937, il expliqua les rapports entre les quartiers ouvriers parisiens et le mouvement ouvrier français du XIX^e siècle. Fin décembre 1936, il se focalisa sur les événements et les effets de

13 — Voir surtout Marcel Martinet, « La Grande Mêlée. La Plèbe et Fernand Desprès », *L'École émancipée*, n° 43, 20 juillet 1918, p. 349 et suiv. et Amédée Dunois, « L'affaire Desprès. Comment on essaie de déshonorer un militant », *Le Populaire*, n° 103, 23 juillet 1918, p. 1–2.

14 — Lettres de Desprès à Hotz du 9 janvier et du 12 février 1921 (IISH Amsterdam).

15 — Thomas Kroll, *Kommunistische Intellektuelle in Westeuropa. Frankreich, Österreich, Italien und Großbritannien im Vergleich (1945–1956)*, Cologne, Böhlau, 2007, p. 35 à 40.

16 — Alexandre Courban, *L'Humanité. De Jean Jaurès à Marcel Cachin (1904–1939)*, Ivry-sur-Seine, Éditions de l'Atelier, 11 septembre 2014 [e-book], 2014, p. 118 à 159.

17 — Lettre de Desprès à Hotz du 14 et 15 avril 1923 (IISH Amsterdam).

18 — Cf. Courban, *L'Humanité. De Jean Jaurès à Marcel Cachin*, [e-book], p. 237.



ILL. 1 *L'Humanité*, 4 décembre 1936, p. 7 avec une illustration de Max Lingner

... au nombre d'une quarantaine, des Saint-Simoniens vivaient dans une maison d'aspect sévère...

la Commune de Paris. Après un intermède de quatre articles au mois de février sur l'origine paysanne des arrondissements, Desprès se consacra à partir de mars 1937 à la période de la Révolution Française et des Lumières. Les illustrations des textes de Desprès étaient presque exclusivement l'œuvre de Max Lingner. Du 30 novembre 1936 au 1^{er} avril 1938, les contributions de l'auteur s'accompagnaient de vingt-sept esquisses du peintre. Jean Lebedeff ne se chargea que d'une seule illustration¹⁹, tandis que deux dessins ne furent pas signés du tout. Le travail de Lingner occupait une place marquante au sein de la rubrique. Il était souvent visuellement intégré à l'article. Lingner y représentait les lieux décrits dans le texte et les associait fréquemment à des impressions de la vie quotidienne affairée des quartiers ouvriers. Bien que le peintre représentât les quartiers et leurs habitants de manière simplifiée et typifiée, il donnait à reconnaître les lieux auxquels se consacraient les articles de Desprès et permettait aux lecteurs de ce dernier de situer ses textes dans leur présent. Au lieu d'esquisser des scènes du passé, Lingner montrait uniquement l'univers des travailleurs parisiens à l'époque du Front populaire. Ces images de la vie de tous les jours des années 1930 contrastaient souvent de façon prononcée et toujours avantageuse avec les récits quelquefois sanguinaires. Le dessinateur offrait ainsi au public de Desprès un accès facile et un rapport actif à ses articles.²⁰ (ILL. 1)

19 — Fernand Desprès, « Les villages de Paris. Le gibet de Montfaucon », *L'Humanité*, n° 14094, 20 juillet 1937, p. 8.

20 — « Les villages de Paris. Les traditions révolutionnaires du vieux Ménilmontant », *L'Humanité*, n° 13867, 4 décembre 1936, p. 7.

Tandis que Max Lingner présentait toujours les habitants des quartiers ouvriers comme dynamiques, en action et en mouvement, Fernand Desprès les élevait, en tant que descendants d'ancêtres héroïques, au rang d'acteurs centraux de l'histoire. Dans le premier bloc thématique de sa rubrique, Desprès mettait en valeur l'aspect vaillant du peuple, qu'il représentait comme le catalyseur du futur ne serait-ce qu'en raison de son passé. Enracinant son récit dans le quartier de Belleville,²¹ le lieu où a vécu et agi l'emblématique communard Zéphyrin Camélinat, et partant du « mur des Fédérés » du cimetière du Père-Lachaise, il rappelait dans ses moindres détails au souvenir de ses lecteurs les derniers jours et la fin sanglante de la Commune. Il décrivit le mur comme un lieu de commémoration et d'espoir²² : en mai 1936, 600 000 partisans du Front populaire, issus tout autant des rangs du PCF que de ceux des partis démocratiques, y avaient afflué pour rendre aux communards un hommage d'une ampleur encore jamais vue.²³ Les ultimes combattants de la Commune avaient été fusillés par l'armée française le 28 mai 1871 à cet endroit même. Mais au milieu des années 1930, la marche vers le Mur était plus qu'une expression collective de la douleur ou un rappel du passé pour qu'il serve d'avertissement. Sous la conduite du PCF, la gauche française invoquait l'histoire de la Commune comme une force du présent qui indiquait le chemin d'un avenir radieux : l'histoire devenait une accusatrice et les morts, des héros invoqués sur les lieux des événements.²⁴ Dans sa rubrique, Fernand Desprès œuvra une fois de plus à ancrer l'héritage révolutionnaire de 1871 dans la culture de masse de gauche des années 1930. Au début de la décennie, il avait contribué directement au rapprochement entre le PCF et les associations dédiées à la mémoire de la Commune : membre du comité qui avait organisé les funérailles de Camélinat le 10 mars 1932,²⁵ il était donc coresponsable du succès d'une manifestation au cours de laquelle le PCF avait officiellement déclaré qu'il était, ainsi que les révolutionnaires d'Octobre, un élève de la Commune de Paris, et présenté le communisme de parti comme le berceau d'une nouvelle Commune révolutionnaire. Membre des « Amis de la Commune » depuis les années 1920, Desprès participa également à la marche vers le Mur de mai 1936.²⁶ En décembre, il diffusa ensuite dans ses textes la nouvelle conscience historique du parti. Il présenta tous les adhérents du Front populaire comme les successeurs

21 — « Les villages de Paris. Sur les pentes du Belleville de Camélinat », *L'Humanité*, n° 13863, 30 novembre 1936, p. 7.

22 — « Les villages de Paris. De la Folie-Regnault au Père-Lachaise », *L'Humanité*, n° 13884, 21 décembre 1936, p. 8.

23 — Rémi Morvan, « Elle n'est pas morte » : une histoire de l'association des Amis de la Commune (1881-1971), HAL archives ouvertes, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (Master Histoire des sociétés occidentales contemporaines), 2015, p. 121. En ligne à l'adresse <https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01254759/document> [9.1.2023].

24 — Cf. Danielle Tartakowsky, *Nous irons chanter sur vos tombes. Le Père-Lachaise, XIX^e-XX^e siècle*, Paris, Aubier, 1999, p. 126 à 134.

25 — Archives de l'Association des amis et amis de la Commune de Paris 1871.

26 — Marchant au sein de ce groupe, Fernand Desprès avait même précédé les leaders politiques du PCF, de la SFIO et de la CGT. Aux dires du *Populaire*, il faisait partie du groupe autour du porte-étendard du « Comité des anciens combattants de la Commune ». Voir « La grandiose manifestation du Mur des Fédérés. C.A.P. socialiste, Comité central communiste, C.A. de la C.G.T. », *Le Populaire*, n° 4852, 25 mai 1936, p. 2.



ILL.2 *L'Humanité*, 30 décembre 1936, p. 7 avec une illustration de Max Lingner

des communistes. En tant que continuateurs de la tradition d'une Commune vaillante, c'étaient les masses célébrant le souvenir des Fédérés au pied du Mur qui perpétuaient « la grande idée de la libération de l'humanité ». ²⁷ Il invoqua le peuple comme une force tournée vers l'avant, un moteur du progrès et l'incarnation d'une énergie du futur, qui, unie, se frayait irrésistiblement sa voie. ²⁸ (ILL. 2)

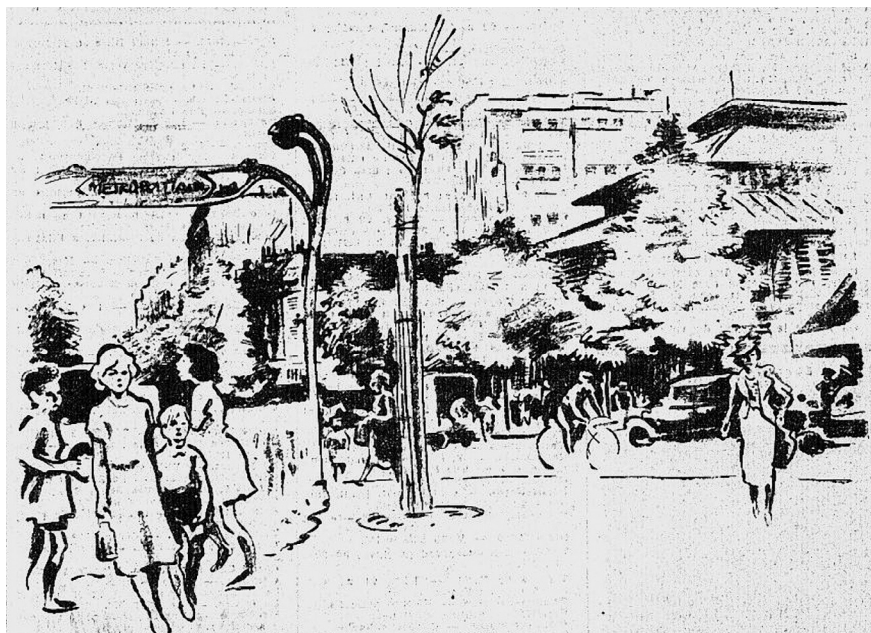
Lorsque le gouvernement du Front populaire s'enfonça de plus en plus manifestement dans une crise au printemps 1937²⁹, Fernand Desprès fit tout son possible pour le soutenir dans l'opinion publique. Dans ce but, il se montrait même élogieux, lui qui avait milité toute sa vie pour un changement radical de la société, envers le gouvernement en exercice dirigé par Léon Blum. ³⁰ À partir de mars 1937, au lieu de continuer à mettre en avant le peuple héroïque en tant qu'acteur de la fronde, il évoquait en outre surtout la République, et cela sur un ton tout à fait patriotique. Il présentait cette forme de gouvernement basée sur la volonté et l'action du peuple et ses acquis sociaux et intellectuels comme le fruit digne de protection de la Révolution française — en invoquant ce faisant la référence historique, politique et nationale

27 — « Les villages de Paris. Le Mur des Fédérés et le souvenir des foules ... », *L'Humanité*, n° 13893, 30 décembre 1936, p. 7.

28 — Ibid. Les obsèques d'Henri Barbusse en 1935 avaient constitué un point d'orgue émotionnel du Front populaire. Plusieurs centaines de milliers de spectateurs avaient assisté à la cérémonie au Père-Lachaise.

29 — Cf. Jean Vigreux, *Le front populaire 1934-1938*, Presses universitaires de France, collection « Que sais-je ? », 2011, p. 63 à 84 ; Stéphane Courtois, Marc Lazar, *Histoire du Parti communiste français*, 2^e édition, Paris, Presses universitaires de France, 2000, p. 152 à 164.

30 — « Les villages de Paris. Un pavillon Louis XV, où, à Charonne le baron de Batz conspirait pour Louis XVI », *L'Humanité*, n° 13909, 15 janvier 1937, p. 8.



ILL.3 *L'Humanité*, 28 juillet 1937, p. 8 avec une illustration de Max Lingner

par excellence de tous les Français, pas seulement du Front populaire victorieux. D'une part, il présentait dans sa rubrique des inventions et des innovations modernes à portée nationale originaires des quartiers ouvriers parisiens.³¹ D'autre part, il critiquait, à travers des anecdotes évocatrices, la brutalité et la cruauté du clergé et de la noblesse, qui avaient sévi avant 1789 dans les anciens villages.³² Il faisait ainsi appel à des images traditionnelles de l'ennemi ancrées dans le consensus républicain usuel. Fernand Desprès se servait de multiples exemples négatifs pour souligner la dépravation de la vie parisienne avant la République : le gibet de Montfaucon, en particulier, avait été le théâtre du plus franc arbitraire féodal et de la plus profonde misère.³³ Il fallait donc protéger l'héritage de la Révolution française contre toute menace, voilà ce qu'il exprimait en sous-main à ses lecteurs. Il poursuivait ainsi la ligne axée sur l'unité et la coopération que *L'Humanité* avait adoptée dès 1935.³⁴ Celle-ci avait initialement visé à faire coopérer les communistes

31 — « Les villages de Paris. Des établissements religieux s'installent sur le sol de la forêt abattue », *L'Humanité*, n° 13969, 16 mars 1937, p. 8 ; « Les villages de Paris. Le premier télégraphe optique vit le jour à Belleville », *L'Humanité*, n° 14023, 10 mai 1937, p. 8.

32 — « Les villages de Paris. La Descente de la Courtille », *L'Humanité*, n° 13991, 7 avril 1937, p. 8 ; « Les villages de Paris. Le combat du taureau », *L'Humanité*, n° 14059, 15 juin 1937, p. 8 ; « Les villages de Paris. Le gibet de Montfaucon », *L'Humanité*, n° 14094, 20 juillet 1937, p. 8.

33 — « Les villages de Paris. Le gibet de Montfaucon », *L'Humanité*, n° 14094, 20 juillet 1937, p. 8 ; « Les villages de Paris. Une excursion rétrospective dans la voirie de Montfaucon », *L'Humanité*, n° 14108, 4 août 1937, p. 8.

34 — Cf. Tartakowsky, *Nous irons chanter*, p. 145 et suiv. ; Georges Vidal, *La grande illusion ? Le Parti communiste français et la Défense nationale à l'époque du Front Populaire (1934-1939)*, Lyon, Presses universitaires, 2006, p. 9 et suiv. ; Courtois, Lazar, *Histoire du Parti communiste français*, p. 154 et suiv.

avec d'autres partis et mouvements de gauche. Face à la critique croissante à l'égard du gouvernement du Front populaire, la faiblesse de plus en plus grande des socialistes français au sein du gouvernement et la résistance de plus en plus active contre la participation des communistes à celui-ci,³⁵ ce cours fut changé — Desprès aussi y fut pour quelque chose — , au vu de la crise de 1937, en un véritable hymne à la République.³⁶ (ILL. 3)

« L'université populaire » de Desprès dans les années 1930 : entre mobilisation et divertissement des masses

Superficiellement, la série « Les villages de Paris » paraissait libre de toute doctrine et aussi plaisante qu'une visite guidée à travers la ville. Fernand Desprès y exposait souvent de manière anecdotique, à la manière d'un conteur promeneur, les liens historiques entre les quartiers périphériques parisiens et le mouvement ouvrier français. Il relatait les observations actuelles et ne laissait percer son propre point de vue que de façon sous-jacente. À travers sa rubrique, Desprès se faisait pourtant en quelque sorte l'éducateur de ses lecteurs. Ses contributions ressemblaient à un cours d'histoire et de culture de l'université populaire, dans le cadre duquel il montrait à son public les facettes les plus diverses du passé de celui-ci. Le concept d'université populaire dans la continuité duquel il se situait datait du début du XX^e siècle. Entre la fin de l'affaire Dreyfus en 1898 et le début de la guerre en 1914, c'étaient surtout les travailleurs intellectuels français de gauche qui avaient plaidé pour une instruction destinée aux adultes et accessible à tous.³⁷ Dans les cercles anarchistes que Desprès avait fréquentés, il ne s'était aucunement seulement agi de rattraper les matières non apprises par manque d'études supérieures. Les anarchistes concevaient plutôt l'éducation et la culture comme des moyens d'accéder à une forme de vie supérieure dont la société bourgeoise privait à dessein les masses ouvrières. En offrant une instruction ouverte à tous dans le domaine des arts et des sciences, ils voulaient que le prolétariat se cultive grâce à ses propres études, qu'il se rende compte de sa situation d'exploité et qu'il s'en affranchisse grâce à la nouvelle conscience (de soi) qu'il se forgeait.³⁸

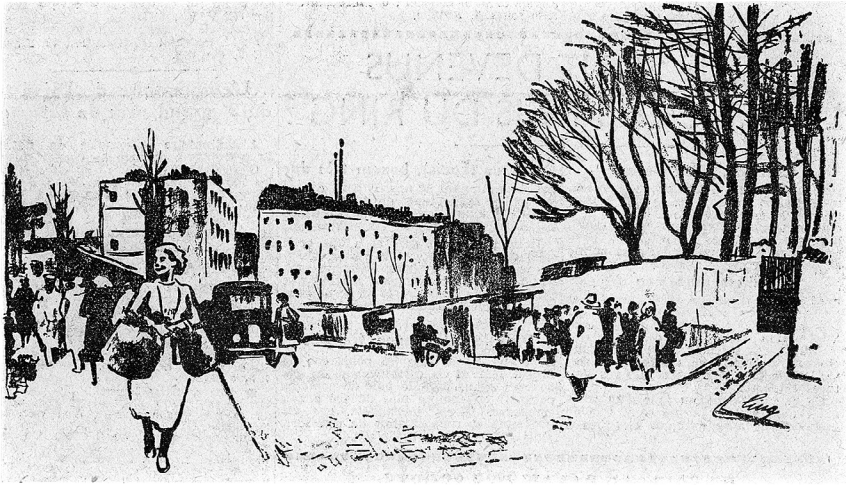
35 — Jean Touchard, *La gauche en France depuis 1900*, Paris, Seuil, 1977, p. 231 à 235.

36 — « Les villages de Paris. Comment maître Villon échappa au Gibet », *L'Humanité*, n° 14101, 28 juillet 1937, p. 8. La légende de l'image dit : « Le gibet de Montfaucon qui se dressait depuis le XIII^e siècle entre les points où se trouvent le n° 1 de la rue Louis-Blanc, le n° 69 de la rue de la Grange-aux-Belles de la place du Combat, fut transféré en 1761 au nord de la rue de Meaux, sur l'emplacement du marché de la Villette et de la rue Secrétan. »

37 — Parmi l'entourage de Desprès, c'était en particulier Marcel Martinet qui bataillait avant la Première Guerre

mondiale pour une « culture prolétarienne ». Voir Nicole Racine, « Martinet et la culture ouvrière », *Le Mouvement social*, n° 91, 1975, p. 59 à 78.

38 — Charles Hotz, anarchiste marseillais et très proche ami de Fernand Desprès, exprima des réflexions de ce genre le 15 juin 1910 devant une assemblée de conducteurs de tramways locaux. Desprès corrigea le discours et organisa sa publication sous le titre « L'art et le peuple ». Charles Hotz, *L'art et le peuple*, Marseille, Édition de la Société – Arts et Excursions, 1910, p. 45.



ILL.4 *L'Humanité*, 10 mai 1937, p. 8 avec une illustration de Max Lingner

Au début du siècle, Fernand Desprès s'était lui-même engagé auprès des *Cahiers de l'Université populaire* (1906–1907).³⁹ Il conserva dans les années 1930 son idée fondamentale d'une mobilisation politique au moyen de l'éducation, par exemple quand il instruisait minutieusement les lecteurs des « Villages de Paris » au sujet des événements qui avaient conduit à la fin de la Commune. 65 ans après, ceux-ci étaient rarement connus en détail même des habitants des lieux où ils s'étaient déroulés. Au lieu de cela, ils étaient ancrés de manière plutôt vague dans la mémoire collective et en grande partie élevés au royaume des légendes.⁴⁰ En comblant les lacunes des lecteurs de *L'Humanité* dans un format accessible à tous, Desprès faisait d'un côté œuvre de diffuseur de la nouvelle conscience historique, pleine d'avenir, du PCF. D'un autre côté, il livrait à l'engagement politique des prolétaires parisiens des arrière-plans et des modèles historiques qui étaient enracinés dans leur propre histoire, qui les concernaient immédiatement et qui pouvaient donc les motiver personnellement.

Avec ses textes à l'écriture amusante, Desprès servait avant tout un public en quête de divertissement. Cela correspondait à l'esprit de cette époque, car le paysage médiatique des années 1930 était profondément en mutation. Le cinéma et la radio étaient de plus en plus accessibles à toutes les couches de la population et jouissaient d'une grande popularité. Les exigences des lecteurs vis-à-vis de la presse changeaient : les journaux devaient désormais être à la pointe de l'actualité, leur style et leur présentation devaient être vivants et évocateurs, s'ils voulaient survivre dans cet univers bigarré.⁴¹ Cette contrainte d'innover constituait un défi

39 — Davranche, « DESPRÈS Fernand, Désiré, Alfred », *Dictionnaire biographique. Mouvement ouvrier. Mouvement social*.

40 — Tartakowsky, *Nous irons chanter*, p. 149.

41 — Claire Blandin, Christian Delporte, François Robinet, *Histoire de la presse en France. XX^e–XXI^e siècles*, Paris, Armand Colin, collection « U. Histoire », 2016, p. 92.

pour le journal officiel du PCF. À cela s'ajoutait que *L'Humanité* avait depuis longtemps cessé d'être l'unique organe de presse communiste. Les magazines *Regards* et *La Revue Communiste* ainsi que le quotidien *Ce Soir* lui faisaient concurrence. Ils visaient avant tout les jeunes communistes. Pour ce faire, les nombreux écrivains qui y collaboraient misaient de façon croissante sur le format du « fait divers » : des contributions en tous genres sur des faits curieux et amusants qui véhiculaient accessoirement un savoir culturel ou historique. Elles conféraient à la nouvelle presse communiste une légèreté qui faisait souvent défaut au grave organe du PCF. De fait, *L'Humanité* avait longtemps banni les « faits divers ». ⁴² Les textes à première vue divertissants n'eurent meilleure presse au sein du journal qu'au retour de Paul Vaillant-Couturier au poste de rédacteur en chef en 1935. Ce ne fut qu'à ce moment-là qu'on reconnut définitivement au sein de la rédaction qu'il ne s'agissait plus exclusivement de faire politiquement ses preuves, mais aussi, en fin de compte, de préserver l'attractivité de la publication. Afin d'augmenter les ventes du journal du parti, Vaillant-Couturier avait quelque peu affranchi dès le milieu des années 1930 le quotidien de plus en plus sclérosé des directives rigides du Politburo français. ⁴³ Mais une rubrique de divertissement aussi volumineuse que « Les villages de Paris » de Fernand Desprès ne devint possible qu'en avril 1936, quand le succès du Front populaire eut commercialement permis le coûteux passage de six à huit pages. On avait cependant tout simplement laissé faire Desprès dans les dernières pages du journal. Personne au sein du journal du Parti communiste n'aurait délibérément commandé ses amusantes excursions dans le passé. Dans le cadre des situations politiquement et médiatiquement tendues de 1937, sa rubrique joua toutefois en faveur de *L'Humanité*. ⁴⁴ (ILL. 4)

À l'époque où le PCF devait craindre pour son influence politique conquise en 1936, les contributions de Desprès captivaient le lectorat et donc aussi, dans la mesure du possible, l'électorat. C'étaient justement les articles en apparence superficiels comme les siens qui attiraient le plus de lecteurs. Ils s'avéraient ainsi bien plus utiles au PCF et à *L'Humanité* que des textes rigidement doctrinaires ou des comptes-rendus arides. Par sa manière de véhiculer l'histoire commune sans didactisme, Fernand Desprès savait interpeller un large public. Il intégrait à ses textes l'univers quotidien des simples travailleurs, qui pouvaient se reconnaître dans la représentation officielle et continuer à s'identifier avec le mouvement secoué par les crises. Au lieu d'agir de haut en bas, Desprès orientait presque imperceptiblement l'attention de son public dans une direction avantageuse pour le mouvement communiste. Son rôle d'éducateur historico-culturel se distinguait fondamentalement de celui que d'autres intellectuels du parti de la première génération avaient occupé au début des années 1920. ⁴⁵ Contrairement à ceux-là, il ne prétendait pas

42 — Courban, *La mise en scène du fait divers dans les colonnes du journal L'Humanité*, p. 168.

43 — Courban, *L'Humanité. De Jean Jaurès à Marcel Cachin*, [e-book], p. 185.

44 — « Les villages de Paris. Le premier télégraphe optique vit le jour à Belleville », *L'Humanité*, n° 14023, 10 mai 1937, p. 8.

45 — Kroll, *Kommunistische Intellektuelle in Westeuropa*, p. 42.

être investi d'une conscience prophétique exceptionnelle qui le destinait à éduquer les masses ignorantes, voire se présenter comme un « guide du peuple ». Sans revendiquer une autorité pour lui-même, il divertissait et instruisait ses lecteurs dans un domaine clairement délimité. En dépit de cela, son engagement était au service de la ligne officielle du PCF pendant le Front populaire. Que chacun de ses articles ait été publié avec une illustration et que *L'Humanité* lui ait offert une tribune jusqu'à la fin du Front populaire — le dernier article des « Villages de Paris » parut le 1^{er} avril 1938 — témoigne du fait que ses supérieurs s'en rendaient compte. Ils essayaient d'utiliser sa passion pour les études historiques et pour les références à la Révolution de manière politiquement et financièrement aussi profitable que possible. En tant que dernier engagement politique de grande ampleur de Desprès dans *L'Humanité*, sa rubrique lui redonnait en outre une certaine reconnaissance au sein du journal du parti : en août 1938, il en représenta la direction à l'occasion de l'enterrement de l'homme politique communiste François Ternaux.⁴⁶

L'interdiction de *L'Humanité* et du PCF en août 1939 prirent Fernand Desprès de court : il était en train d'effectuer une mission journalistique à Nice. De là, il se rendit en Algérie, où il dirigea jusqu'en 1942, sous le pseudonyme de « Marcel Franc », la rubrique littéraire du journal oranais de gauche et républicain *Oran républicain*. À la fin de la guerre, et jusqu'à sa mort en février 1949, il travailla à « Radio Alger », une chaîne de la Radiodiffusion française. Desprès y mit à profit son expertise historico-culturelle pour ériger à travers son programme culturel « Lumières de France » un monument aux idées et aux personnalités qui avaient marqué les décennies de son engagement.⁴⁷

46 — « La population de Charenton a fait d'émouvantes obsèques à François Ternaux », *L'Humanité*, n° 14475, 7 août 1938, p. 7.

47 — La biographie de Fernand Desprès et une analyse qui permet de situer ses interventions intellectuelles constituent l'objet de ma thèse de doctorat : Ina Kiel, « Un journal de lutte de classe, une arme de révolution ». *Fernand Desprès et L'Humanité de l'entre-deux-guerres*, Bielefeld, université de Bielefeld, 2022. Dans son deuxième tome, celle-ci comprend également la transcription de son abondante correspondance avec Charles Hotz. Les deux tomes sont disponibles en ligne à l'adresse <https://pub.uni-bielefeld.de/record/2961579#harvard1> [30.11.2023].

